

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 24 décembre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

L en revint le soir avec cinquante louis ; la réussite ne laissa rien à désirer, le capitaliste promit de l'argent, en donna même un peu, non de quoi vivre mais de quoi vivoter, et s'arrangea de façon à fatiguer Paul Leroyer et à le contraindre à lui céder son invention pour un morceau de pain.

Deux ans plus tard, c'est-à-dire au commencement du mois de septembre 1837, Esther et M^{me} Amadis habitaient toujours ensemble le vieil hôtel de la rue Saint-Louis, au Marais.

Esther restait folle.

A la vérité, de loin en loin, quelques vagues éclairs de raison semblaient illuminer la nuit de son intelligence, mais les médecins ne donnaient à M. de la Tour-Vaudieu qu'un bien faible espoir de guérison.

Chaque mois Sigismond, dans le plus strict incognito, se rendait à Brunoy chez le docteur Leroyer pour embrasser son fils qui se développait à vue d'œil.

La duchesse douairière déclina rapidement ; Sigismond voyait approcher l'heure où il pourrait déclarer son mariage et prendre son enfant auprès de lui.

Georges et Claudia Varni ne s'étaient point quittés. Ils suivaient de loin le petit-fils grandissant tandis que s'éteignait l'aïeule.

Plus que jamais le marquis de la Tour-Vaudieu en était réduit aux expédients. Les juifs n'acceptaient plus sa signature qu'en prélevant des intérêts de quatre-vingt pour cent, et encore se considéraient-ils comme fort audacieux en aventurant ainsi leur argent.

Claudia Varni néanmoins n'abandonnait point Georges et subissait sans se plaindre des privations de toutes sortes, non par dévouement, ni même par insouciance, mais parce qu'un mystérieux instinct l'avertissait qu'il serait bientôt riche, et qu'elle voulait être auprès de lui pour avoir sa part du gâteau.

Les créanciers de Georges avaient obtenu contre leur débiteur de nombreux jugements de prise de corps. Les *gardes du commerce* étaient en campagne.

Il fallait se cacher pour éviter la prison pour dettes.

Georges et Claudia habitaient donc à Neuilly, à gauche de l'avenue qui conduit au pont, une maison toute meublée, très isolée, entourée d'un vaste jardin et louée sous un faux nom moyennant une somme très modeste. Ils y vivaient seuls et n'y recevaient personne.

Claudia était toujours admirablement belle.

XXXII

Le marquis découragé semblait avoir vieilli de dix ans, et son caractère s'était assombri en même temps que ses cheveux grisonnaient.

Un soir Claudia Varni, absente depuis deux heures de l'après-midi, rentra vers neuf heures du soir.

— Apportes-tu de l'argent ? lui demanda Georges.

— Non. Les usuriers deviennent intraitables.

Sachant la duchesse ta mère aux portes de la tombe, ils sont allés aux informations et ils ont acquis la certitude que tu avais dévoré non seulement ta part de la fortune paternelle mais encore, et au delà, ce qui devait te revenir après la mort de ta mère... Ça les met en fureur, ces braves gens... Ils ne parlent plus seulement de te faire emprisonner pour dettes, mais encore de te traduire en police correctionnelle sous prévention d'escroquerie, comme les ayant dupés en leur faisant croire à l'existence de ressources imaginaires.

— Mais alors je suis perdu ! balbutia Georges avec accablement.

— Non, grâce à moi... j'ai obtenu huit jours de répit...

— Eh ! que puis-je faire en huit jours ?

— Tu peux être riche.

— Parfaitement. C'est celle de mon frère... répondit le marquis après avoir lu tout haut la suscription ainsi conçue : MONSIEUR LE DOCTEUR LEROYER, A BRUNOY. Comment cette lettre se trouve-t-elle entre tes mains ? ajouta-t-il.

— Je te le dirai tout à l'heure quand tu auras pris connaissance de son contenu...

Cher docteur,

Des circonstances imprévues changent tous mes projets, modifient toutes mes résolutions, je ne sais encore si je dois m'affliger ou m'en réjouir.

Quoi qu'il en soit, j'ai besoin une fois de plus de ce dévouement dont vous m'avez donné tant de preuves, et que je n'hésite pas à mettre de nouveau à contribution.

Trouvez-vous demain, à dix heures du soir, avec l'enfant, sur la place de la Concorde, près du Pont-Tournant. Un homme de confiance vous attendra avec une voiture et vous amènera près de moi. Aucune erreur n'est possible, car cet homme s'approchera de vous et vous appellera par votre nom.

Discrétion absolue comme par le passé. Ne répondez point à cette lettre, votre réponse ne pourrait me parvenir en temps utile.

Que personne à Brunoy ne connaisse le motif de votre voyage.

Faites en sorte de n'arriver à Paris qu'à l'heure convenue et ne voyez personne avant de m'avoir vu moi-même. Ceci est de la plus haute importance.

A demain donc, cher docteur. Votre affectionné et absolument dévoué,

DUC S. DE LA T.-V.

Georges avait achevé sa lecture.

Il regarda Claudia comme pour l'interroger.

Elle lui expliqua que cette lettre sans date devait être remise en temps opportun au docteur Leroyer, qui viendrait plein de confiance au rendez-vous donné, en apportant l'enfant.

Claudia poursuivit :

— J'ai trouvé dans un de tes meubles de vieilles lettres du duc. Ma femme de chambre a séduit le valet qui tous les huit jours met à la poste une épître adressée à Brunoy. J'ai eu la dernière entre les mains pendant cinq minutes, ce qui m'a permis de reproduire exactement les formes affectueuses avec lesquelles le duc écrit au vieux médecin... Enfin, j'ai déterré dans Paris un bien brave homme, un cidevant notaire retour de Brest ou de Toulon, qui n'a pas son pareil pour les imitations calligraphiques et qui, moyennant dix louis, m'a fabriqué ce petit chef-d'œuvre dont, bien entendu, j'ai fourni le texte...

Georges rayonnait de joie.

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il, envoyons cette lettre demain et agissons après-demain...

— Tu vas trop vite... répondit Claudia. Il importe de s'assurer d'abord le concours du capitaine Corticelli pour le duel et ensuite il nous faut

un homme, un bandit de sac et de corde, à qui nous donnerons quelques pièces d'or et qui nous débarrassera du vieillard et de l'enfant.

— Où trouver cet homme ?

— Au cabaret du pont de Courbevoie, vrai repaire de bandits...

— Qui l'ira chercher ?

— Toi.

— Quand ?

— Cette nuit.

Vers onze heures, en effet, Georges déguisé se mit en route.

Claudia, brisée de fatigue après une journée si bien remplie, se jeta sur son lit, placé dans l'une des pièces du rez-de-chaussée, et s'endormit presque aussitôt.

Mais, si profond que fût son sommeil, elle ne tarda pas à être réveillée par un bruit bizarre.



L'un des chevaux s'abattit et brisa dans sa chute l'extrémité du timon. — (Page 33, col. 2).

— Comment ?

— Par une série de combinaisons écloses dans mon cerveau et qui me font, je crois, quelque honneur... Connais-tu le capitaine Corticelli ?

— Ce prétendu gentilhomme napolitain de première force à l'épée...

— Oui. Avant huit jours, il aura tué ton frère en duel.

— Allons donc ! Sigismond ne se battra pas avec un pareil drôle !

— Ce drôle saura l'y forcer, rapporte-t'en à lui pour cela, et il est sûr de son adresse.

— Soit... Mais le duc mort, restera l'enfant... Sigismond doit avoir écrit son testament...

Claudia tira de sa poche un portefeuille et prit dans ce portefeuille une lettre non cachetée qu'elle mit sous les yeux de Georges...

— Connais-tu cette écriture ? lui demanda-t-elle.